

Culture

Jean-Claude Muller, *Laalebasse sacrée. Initiations Rukuba, (Nigéria Central)* Paris-Montréal, Editions La Pensée Sauvage / Presses de l'Université de Montréal, 222 pages. \$23.50



Chantal Collard

Volume 9, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080901ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080901ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collard, C. (1989). Compte rendu de [Jean-Claude Muller, *Laalebasse sacrée. Initiations Rukuba, (Nigéria Central)* Paris-Montréal, Editions La Pensée Sauvage / Presses de l'Université de Montréal, 222 pages. \$23.50]. *Culture*, 9(1), 97-98. <https://doi.org/10.7202/1080901ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean-Claude MULLER, *La calebasse sacrée. Initiations Rukuba*, (Nigéria Central) Paris-Montréal, Editions La Pensée Sauvage \ Presses de l'Université de Montréal, 222 pages. \$23.50.

Par Chantal Collard
Université Concordia

Cet ouvrage est consacré à l'analyse des cérémonies d'initiation masculine chez les Rukuba du Nigéria, population désormais bien connue des anthropologues à cause des travaux antérieurs de l'auteur sur - notamment- la parenté et le mariage¹ et le système politique².

Jean-Claude Muller a passé cinq ans chez les Rukuba où il a été lui-même initié: il a pu assister au cycle initiatique complet entre 1964 et 1972. Les informations ethnographiques présentées ici sont en conséquence de toute première qualité. Mais il y a un hic! car une fois de plus il semble que les Rukuba aient tenu à faire les choses différemment des autres, et on ne retrouve ici que bien peu des caractéristiques des initiations africaines: pas de longues retraites dans les camps de brousse, loin des femmes, où les initiés apprendraient force chants sacrés ou langue secrète; ni d'épreuves ou de tests physiques; pas de rudoiments, d'avilissement devant les initiateurs ou de bastonnades non plus... Les initiations sont courtes et se font juste derrière le village. Qui plus est si la totalité des rituels couvre une période d'environ une dizaine d'années, les premiers rituels incluent des enfants tout petits, voire même des bébés.. L'âge même des enfants explique que peu de choses qui sont données à voir soient assorties d'un langage symbolique élaboré, et rend dans ce cas une exégèse à la V. Turner complètement surperflue. Ce que l'on montre, ce sont des objets concrets: pots, calebasse et hutte sacrés, tombe des chefs, etc.. Contrairement aux Ndembu, les Rukuba ne transmettent pas à l'initié de commentaires symboliques élaborés (le seul symbole mystérieux de cette initiation est l'oryctérope, animal dont personne ne sait guère plus pourquoi il représente la chefferie...).

"On lui apprend à voir, parce que voir est très important et que vouloir voir est l'attitude fondamentale exigée de l'initié: le rite se passe de commentaire et, quand il y en a un, il est, dans le cas des enfants trop petits, hors de leur compréhension."

L'initiation comprend quatre stades: Le premier, joue sur la paternité et l'attribution sociale de l'enfant à un père dans cette société où les femmes ont plusieurs maris (trois au minimum). Un so-

ciodrame donne d'abord l'enfant à l'un des maris de la mère pour le rendre ensuite, sauf exceptions codifiées, à son géniteur qui doit payer les frais de l'initiation de son fils.

Le deuxième stade, au cours duquel l'enfant est circoncis, sépare le garçon de sa mère, mais aussi de ses matrilatéraux qui protestent vigoureusement. Se joue ici la patrilinéarité des Rukuba.

Le troisième stade traite du mariage et du système politique. L'enfant est marié par son père à une femme enceinte avec laquelle il passe une nuit; cette dernière doit donner naissance à un enfant vivant. L'apprentissage de la sexualité est lié comme on le voit à la fécondité, et a lieu souvent avant même que l'enfant ne soit pubère, pendant la période de latence. On enseigne au garçon par la même occasion les règles matrimoniales, et l'on fait ainsi de lui un mari et un père avant même qu'il n'ait atteint ses douze ans. L'enfant est mis ensuite sous la protection des chefs décédés du village, de la hutte et des tambours sacrés pour finir par être placé sous la protection du chef en exercice. C'est à ce moment là qu'il doit refuser de poursuivre son initiation car la suite n'est réservée qu'au chef de village, qui seul osera boire dans la calebasse sacrée et accomplir le cannibalisme rituel intratribal.

Le quatrième stade est l'expulsion périodique d'un double du chef, ce qui permet de commencer un nouveau cycle d'initiation par la suite.

Quelle approche théorique Jean-Claude Muller favorise-t-il dans cet ouvrage? Il reprend en partie le modèle d'analyse de A. Van Gennep centré sur l'individu et observe le changement de statut qu'opère l'initiation et le réaligement social à l'intérieur de la société rukuba, et analyse pour chaque étape la transformation du corps et l'accession à un statut différentiel. Mais l'auteur souligne bien que souvent le statut nouvellement acquis est paradoxalement limitatif chez les Rukuba: on fait coucher l'enfant avec une femme avant même qu'il ne soit capable de tenir ce rôle, il n'est encore qu'un enfant, et on lui montre ce qu'il n'osera pas faire pour devenir chef... On joue donc à la fois sur le désir et sur l'infériorisation que ressent tout enfant par rapport à un adulte pour lui faire comprendre où est sa place. L'initiation sous couvert de progression parle donc aussi de limites et de hiérarchies.

Mais Jean-Claude Muller trouve que cette première approche, si elle est féconde, est aussi partielle: l'initiation dit-il est en effet plus qu'un discours sur l'individu et le rôle qu'il occupe dans la société; c'est aussi une méditation et un discours de la société sur elle-même, son fonctionnement et ses présupposés

philosophiques. C'est une mise en scène qui permet à la société de se penser elle-même en posant des alternatives, que l'on joue dans un premier temps pour mieux les rejeter par la suite. On retrouve ici l'interprétation structuraliste chère à l'auteur, mais aussi aux Rukuba...

Une autre piste théorique intéressante, mais qui n'a pas donné lieu ici à une analyse approfondie, est celle qui concerne l'importance du visuel (mais aussi du toucher..) par rapport au dire dans ces initiations³. Dans quelle mesure l'impact en est-il différent, et qu'est-ce que ceci révèle de la société rukuba? On reste un peu sur sa faim de ce côté...

Il est deux débats pour lesquels les données rukuba n'apporteront aucune réponse ce dont l'auteur avertit honnêtement ses lecteurs: Pourquoi certaines sociétés ont-elles des initiations et d'autres pas? et pourquoi, dans le cas rukuba, alors que les femmes sont aussi concernées que les hommes par la chefferie, ne font-elles pas partie des rituels⁴?

Ce livre intéressera, outre les anthropologues, les spécialistes de l'éducation. Maintenant que les initiations deviennent interdites un peu partout en Afrique, on a peu de chances d'obtenir dans le futur d'aussi bonnes descriptions exhaustives de ces rituels.

NOTES

1. *Parenté et mariage chez les Rukuba (Etat Benue-Plateau, Nigéria)*, Paris-La Haye, Mouton, 1976.

2. *Le roi bouc émissaire. Pouvoir et rituel chez les Rukuba du Nigéria Central*. Paris, L'Harmattan, 1980.

3. A propos du visuel, soulignons que la couverture du livre porte à équivoque. Le titre, *La calebasse sacrée; Initiations rukuba*, ne nous dit pas s'il s'agit d'initiations masculines ou féminines, et la photo de couverture est une photo de femmes...

4. Dans le deuxième cas on peut suggérer que la réponse ne se trouve de toute façon pas dans les seuls rituels d'initiation...

Peter S. Li, *Ethnic Inequality in a Class Society*. Toronto: Wall & Thompson, 1988. 165 pages, \$16.50 (paper).

By Yuen-fong Woon
University of Victoria

Peter Li's *Ethnic Inequality in a Class Society* is clearly written and consistent. However, it suffers from two major flaws: limited sources and the one-track mind of the author.

First the sources. The author relies solely on the 1981 Census material for his comparison of the educational and occupational performance of 17 "ethnic groups" in Canada. These so-called "ethnic groups" are in fact categories of people lumped together under convenient labels, sometimes defined by nationality, sometimes by the geographical location of their country of origin, sometimes by their religious-cultural characteristics, and sometimes by their physical characteristics. In addition, the Census data contains no indication as to the period of entrance or the entrance status of each group or subgroup. This is a serious omission, as these variables very often affect the subsequent performance of members of the group and, to a lesser extent, that of their descendants in Canada.

These problems with sources are compounded by the one track mind of the author. For example, by carrying his world

system and neo-Marxian approach to the extreme, the author misleads his readers. He suggests that cultural differences among ethnic groups in Canada are non-existent because the penetration of Western capitalism in the Third World countries has homogenized the cultures of the immigrants even before their entry into Canada. Li also emphatically rejects any cultural explanation of the differential education and occupational performance of the ethnic groups in Canada. By denying the possibility of unique cultural responses among different ethnic groups to similar structural constraints in Canada, he leaves unanswered such important questions as: Why do the Jews, and not charter groups such as the British and the French, turn out to be the most successful group in Li's analysis of the Canadian Census material? Why are the Chinese still maintaining a consistently high level of education despite the fact that their parents (according to Li) have not been reaping the appropriate socioeconomic rewards in Canada? Why do the Portuguese have a below average level of educational performance despite the lack of job discrimination against them? Despite the use of a wider range of source materials and a clear writing style, Peter Li's case study, *The Chinese in Canada*, published in the same year, is also plagued by numerous omissions and problems. I shall concentrate on three major points here. Firstly, by completely ignoring cultural explanations, Li provides no adequate alternative hypothesis as to why the early Chinese immigrants, as compared to the early Japanese, tended predominantly to be single male or married bachelors instead of family migrants. Neither can he adequately explain why the contemporary Chinese, 40 years